

1

Lorsque Louis sortit dans la cour du château, une grosse bâtisse à demi détruite, le chat et le cochon se disputaient un rat. Le rongeur avait dû traverser la cour à la recherche d'un courant d'air. Maintenant il n'avait plus à craindre la chaleur. Le chat tirait d'un côté et le cochon de l'autre.

Comme tous les jours à pareille heure, le soleil était encore haut, immobile ou presque. Néanmoins, à l'ouest, il y avait déjà une irisation encourageante. C'est que le soleil descendait paresseusement à Pianiccia. C'était une bénédiction quand il disparaissait enfin à l'horizon. Huit mois de l'année, du lever au coucher, le soleil brûlait les pierres usées et les volets poussiéreux et décrépis du château, réduisant la végétation alentour à un maigre maquis.

Il n'y avait même pas d'arbre digne de ce nom alentour. Le sujet avait toujours provoqué de vigoureux débats entre Louis et Balthazar, dit le capitaine. Balthazar prétendait qu'il y avait une ombre excellente sous le châtaignier de Saint-Florentin, à seulement deux heures de Pianiccia. Louis n'était pas d'accord. Saint-Florentin ne valait guère mieux que Pianiccia.

Balthazar était Dieu sait où sur les mers. Ou dessous, quoique l'imaginer mort fût une chose difficile. Louis reconnaissait cependant qu'ils avaient fait leur temps. On ne rencontrait plus grand monde ayant comme eux chassé l'Anglais avec Surcouf ou coulé le bateau d'Ibn le Rouge.

Les communs du château étaient frais. L'air y circulait d'une éventrure à l'autre. Dans la bâtisse centrale, rien ne bougeait.

Beaucoup de volets étaient cassés et depuis des lustres impossibles à ouvrir. Louis avait été tenté d'installer son hamac directement dans la réserve à gnole car, de tout temps, ç'avait été l'endroit le plus tempéré; mais elle était, pour cette raison, remplie de bestioles peu sympathiques.

Cette fois, quand il ouvrit la porte, il ne vit pas de scorpion – on les voit rarement du premier coup –, mais une araignée grosse comme un doublon. Comme il avait toujours son gros deux-coups dans la ceinture, une vieille habitude, il dégaina mais se ravisa rapidement. Par une tranquille soirée d'été à Pianiccia, un coup de pétard pouvait créer des problèmes. En l'entendant résonner dans la colline, le village était capable de croire que les frères Bastiani étaient descendus de la montagne. Ou alors de penser aux pirates. Si l'un des habitués de chez Mario était sérieusement embrouillé, une chose quasi certaine à l'heure qu'il était, il allait décharger sa pétoire sur tout ce qui bougeait juste par mesure de prudence. Pour une broutille de ce genre, le père Tavailloni s'était retrouvé au cimetière sous une croix.

Si N'a-qu'une-Dent avait découvert l'araignée, il aurait tiré. N'a-qu'une-Dent n'avait pas le moindre respect pour les araignées. Louis était plus tolérant. Il laissait les créatures réfléchir. Même les pirates. Quoique beaucoup n'aient pas la moindre cervelle. C'est pour cela qu'ils la perdaient rapidement.

Louis regarda l'araignée regagner son trou. Vérifiant qu'il n'y avait pas un scorpion caché dans la pénombre, il étendit la main vers une bouteille. Le seul barbier de Pianiccia, un dénommé Rocca, officiait d'une seule main parce qu'il n'avait pas été assez respectueux des scorpions. Sa main n'avait pas tout de suite pourri. Elle était d'abord devenue dure comme du cuir et, quand ça avait tourné vilain, il avait fallu couper.

Longtemps auparavant, Pianiccia avait eu un vrai chirurgien. C'était un ancien couvert de gloire qui disait avoir coupé cent bras et vingt jambes en une journée à Austerlitz. C'est dire si c'était un homme d'expérience. Mais lui, après avoir échappé aux boulets des Autrichiens, avait finalement épuisé sa chance un jour où un Sarde tomba saoul dans les broussailles derrière chez Mario. Un cochon qui passait par là entreprit de

lui manger l'oreille. Un gamin qui pissait non loin avait lancé une pierre en direction du cochon. Le cochon l'avait regardé d'un air désabusé. De toute façon, le Sarde puait le ratafia et le cochon n'aimait pas l'alcool. Il s'était éloigné tranquillement, trouvant le moyen sur son passage d'écraser un lézard endormi. Le gamin avait récupéré l'appendice un peu mordillé. S'il ne l'avait pas fait, le village aurait encore son chirurgien.

Celui-ci avait recousu l'appendice. Qu'est-ce qu'une oreille quand on a tranché des jambes et scié des os? Hélas, le vieux n'y voyait plus beaucoup. L'oreille se trouva fichée un peu bas. Le Sarde avait le souci de son apparence. À peine réveillé, il avait planté son couteau dans la bedaine du vieux, par vanité! Les villageois avaient trouvé le procédé assez impoli. Le Sarde était allé nourrir les sardines, mais ça n'avait pas remplacé le chirurgien.

Depuis cette histoire, le barbier avait été promu chirurgien. Il ne s'y connaissait pas vraiment, mais du moins avait-il des rasoirs affûtés. Les autres n'avaient que des couteaux ou des pointes rébarbatives. En cas de pépin, il y avait N'a-qu'une-Dent dont le diagnostic était aussi précis que sobre. Le barbier qui n'aimait pas travailler pour rien et qui en vérité n'aimait pas le travail, avait pris l'habitude de le consulter pour les cas les plus délicats.

— Tu crois que je coupe (ou je recouds, ou je tranche, ou je scie)?

— Celui-là, oui, l'autre là, perds pas ton temps.

N'a-qu'une-Dent avait le verbe court.

La conversation avait toujours lieu devant la victime, parfois consciente, parfois dans le cirage, mais c'était sans importance. Tout le monde savait N'a-qu'une-Dent infallible. Le blessé disait parfois, laconique :

— Va plutôt chercher le curé.

Personne ne se rebellait. À Pianiccia, on était croyant. Quand c'était l'heure, c'était l'heure. De toute façon, quand le blessé mourait, sinon le jour même, souvent le lendemain, c'était difficile de savoir si un vrai chirurgien aurait fait une différence.

Cette fois, à cause du scorpion, c'est le barbier qui fallait opérer. N'a-qu'une-Dent avait été formel. Le barbier allait s'en

tirer si on coupait avant que la pourriture ne remonte au-dessus du coude. La main n'était déjà plus qu'un vieux sac de chair et de ligaments.

Louis était allé chercher son sabre d'abordage, celui qui avait une poignée en os avec des dorures. Un sabre de riche, un sabre de noble. Louis, sans en avoir l'air, venait d'une famille auréolée de blasons et de souvenirs guerriers. Son arbre généalogique était rempli de guerriers et de curés batailleurs et paillards, de baronneries et de marquisats gagnés sur les champs de bataille. Quand ce n'était pas gagné au lit ! Un temps les Di Pozzovechio avaient gagné beaucoup. Ils avaient aussi perdu beaucoup, souvent au jeu, parfois en rançon. La richesse ne les intéressait pas. C'était leur vie.

Le sabre ne servait plus guère. Lui aussi était en quelque sorte retiré des affaires, mais sa lame était toujours affûtée et splendide. C'était un acier de Tolède comme on n'en faisait plus. Rocca, le barbier, but une pleine bouteille du ratafia du père Dominici. Le plus violent du village. Après ça, il se mit à ronfloter. N'a-qu'une-Dent déposa la main sur le billot. Louis trancha d'un seul coup la partie pourrie.

— Nom de Dieu ! hurla le barbier qui avait déjà oublié toute l'affaire.

N'a-qu'une-Dent lui fila un coup sur la tête. L'autre se rendormit sans façon. C'était plus facile pour étancher la plaie avec de la poudre à canon, de la bonne que Louis gardait pour cet usage. Puis il enveloppa le moignon dans une feuille de tabac.

Depuis, le barbier était resté avec sa main droite. À gauche, il s'était payé un crochet de luxe dont il se servait habilement. Hélas, il s'était mis à trembler un peu. C'est ennuyeux pour un barbier. Des fois, ça dérapait. On ne savait pas si le tremblement était le résultat de son amputation ou du ratafia. Depuis la perte de sa main, le barbier buvait deux fois plus qu'avant. Comme avant il buvait tout le temps, c'était un exploit dont le village était au demeurant assez fier.

Finalement, Louis, qui était un homme prudent — c'est pour cela qu'il était encore en vie, tandis que beaucoup de ses vieux amis étaient morts par négligence —, avait décidé d'utiliser

Mahmoud comme barbier. Mahmoud était vieux et voyait mal, mais il avait encore la main ferme.

Louis emporta la bouteille dans la cour. Un coin d'ombre se dessinait à l'angle de la façade du château, là où son père avait installé un banc de pierre. Il s'y assit, la bouteille à la main. Le soleil baissant, l'ombre allait graduellement s'étendre devant lui. D'abord le château, puis Pianiccia, enfin la mer. Quand l'ombre gagnait le rivage, la bouteille était généralement bien entamée et la douceur de l'air perceptible. C'était le moment où Louis, en harmonie avec la nature, aurait aimé avoir une conversation intelligente ; mais, étant seul de son espèce, il restait silencieux. Le cochon avait disparu. Le chat finissait le rat.

Louis se demandait souvent qui, du chat ou du cochon, était le plus futé. Du temps de Balthazar, ils en parlaient déjà. Plus exactement, Louis commentait la chose, Balthazar n'étant pas causant. Le château avait toujours eu des chats et des cochons. Les chats avaient toujours été plus dignes que les cochons. N'empêche, les cochons étaient plus intelligents, disait Louis à qui voulait l'entendre. Cela avait toujours irrité Balthazar. C'était dommage qu'il soit en mer, Louis aurait bien aimé lui dire : « Un cochon vaut bien un homme. » Juste pour entendre Balthazar objecter.

Comme à son habitude, Louis avait fait honneur au ratafia, avant que l'ombre ne gagne la mer. Les journées étaient longues et chaudes, le ratafia les rendait un peu moins chaudes et un peu moins longues.

Le ciel passant du rose au rouge, la cloche du château avait sonné. Le sonneur attitré était Mahmoud, barbier et cuisinier de son état. Il avait été un pirate compétent avant de décliner à cause de son âge. Un jour, il s'était retrouvé à fond de cale sur le bateau de Louis. Ç'avait été une chance. Si Louis avait été un homme d'affaires, beaucoup de corsaires n'étaient que cela, il l'aurait étripé. Mahmoud, ça se voyait, ne valait pas tripette. Au bout d'un mois, sa pitance allait coûter plus que sa rançon.

Peu de temps avant qu'il n'arrête de courser les pirates, Louis était devenu sentimental. Mahmoud aussi avait voulu se retirer. Maintenant c'était fait. Il menait depuis une vie tranquille, libre

et promu cuisinier du château bien qu'en ce domaine sa compétence fût des plus limitées. Louis se plaignait bien de temps en temps. Ça ne servait à rien. Mahmoud n'écoutait personne, pas même Louis.

Louis était sur le point de parler au cochon qui était revenu à ses pieds quand N'a-qu'une-Dent et Petit-Jean arrivèrent.

N'a-qu'une-Dent était un grand maigre tout en os et en bras, à la démarche en apparence maladroite. Il n'avait vraiment fait qu'une erreur dans sa vie de corsaire. En abordant la *Fantasque*, le bateau d'un malfrat qu'on appelait Quatre-Quarts, il n'avait pas vu pendouillant du gréement une poulie qui n'avait rien à faire là. Les pirates laissent souvent leur bateau dans un état à peine croyable, justifié par le fait qu'ils en changent souvent. Quatre-Quarts au reste était un mauvais navigateur. C'était connu.

On ne peut pas tout voir quand on mouline, un sabre à la main. N'a-qu'une-Dent y avait laissé toute sa denture, moins une dent. C'était moins grave que d'y laisser la vie, ce qui serait arrivé si Louis n'avait raccourci Quatre-Quarts. Tout cela, c'était il y a longtemps. La mère de Petit-Jean n'était même pas née.

— Alors, la marine? demanda Louis, prêt à entamer une conversation.

N'a-qu'une-Dent ne répondit rien. Il y avait longtemps que la marine l'avait abandonné. Pour l'instant, il était homme à tout faire et puisatier d'occasion. Quant à Petit-Jean, il n'avait même pas l'âge d'être moussaillon.

N'a-qu'une-Dent et Petit-Jean venaient de finir d'empierrier le deuxième puits du château. Ce n'est pas que Louis donnait des instructions. Si ça n'avait tenu qu'à lui, le domaine serait resté dans l'état, pitoyable, où son père l'avait laissé. N'a-qu'une-Dent aimait s'occuper. Si la bâtisse s'écroulait doucement, les murets avaient meilleure allure depuis qu'il s'en occupait.

N'a-qu'une-Dent avait un cou de poulet et sa pomme d'Adam n'arrêtait pas de rouler quand il buvait. Le vieux briscard avait toujours le gosier beaucoup plus poussiéreux qu'on croyait. La bouteille fut bientôt vide. Ce spectacle

quotidien amusait Louis. Pendant ce temps, Petit-Jean se récurait les pieds. Aller à table les pieds propres était une règle fixée par Louis, qui pourtant n'en fixait pas beaucoup. En équilibre sur une jambe, le mioche grattait consciencieusement la plante boueuse du pied droit avec son couteau, un cadeau de Mahmoud pour ses dix ans.

— Je parie que tu ne sais pas faire ça, dit Louis à N'a-qu'une-Dent quand ce dernier eut fini de boire.

— Faire quoi ?

Louis montra Petit-Jean du doigt. Se tenir sur une jambe ? Comme d'habitude, les questions de Louis étaient incompréhensibles. Il est vrai aussi que le ratafia avait déjà ralenti le cerveau de N'a-qu'une-Dent qui, à vrai dire, n'avait jamais été bien vif de ce côté-là sauf s'il s'agissait de pirates. Il était de ceux qui pensaient que moins on parlait, mieux ça allait. Le langage était toujours une source d'encombrement et il n'aimait pas être encombré. Louis, c'était tout le contraire, donnant son avis sur tout et vous brouillant la pensée. N'a-qu'une-Dent aimait se hâter lentement. C'était un homme qui pesait les choses.

Heureusement, alors qu'il était en train de peser la question de Louis, Mahmoud agita une nouvelle fois la cloche. Le soleil s'était couché. L'air était immobile et on aurait pu entendre le bruit des vagues au loin mais bien que tout le monde se trouvât à dix pas de la cuisine, Mahmoud continuait à sonner. Louis avait bien souvent été tenté de lui mettre un coup de pétoire dans les fesses, juste pour lui apprendre à respecter le silence.

— J'imagine qu'il a un code avec quelques pirates du coin, suggéra Louis à Petit-Jean, tandis qu'ils se dirigeaient vers la cuisine du château.

Le cochon suivit. Il aimait bien Petit-Jean qui lui caressait souvent les oreilles.

— Si les pirates viennent, j'aurai un pistolet ?

Il semblait à Petit-Jean qu'il ne serait jamais assez vieux pour avoir un pistolet. Le temps était loin où il avait reçu le couteau. Avec un pistolet, il aurait tout pour faire un homme.

— S'ils débarquent, tu auras celui de Barberousse.

Louis avait remarqué dans l'œil de l'enfant un peu d'espoir. Il n'aimait pas voir Petit-Jean s'entrister pour rien. Déjà qu'il n'avait jamais eu sa mère, c'était suffisant pour une vie.

— Le vieux peut à peine chauffer la gamelle, grommela N'a-qu'une-Dent, pourquoi appellerait-il des pirates?

Louis disait cela depuis plusieurs années, mais ce n'était pas réaliste. Les amis de Mahmoud avaient certainement trépassé en mer. Parfois, Louis les envoyait. La vie, même si celle-ci n'a aucun sens, c'est le mouvement. Et cela faisait longtemps qu'à Pianiccia, ils vivotaient, immobiles sous un ciel de plomb.

En vérité, Louis cherchait à exciter l'imagination de Petit-Jean. Ce dernier avait la malchance d'être né à une époque où les hommes devenaient moins utiles. Par exemple, lui, Louis le redoutable chasseur, était désormais totalement inutile, alors qu'il avait été indispensable. C'est tout dire. Louis se demandait sans cesse si mettre au rebut un aussi beau trois-mâts que le *Liberté* et voir sur l'eau des bateaux qui faisaient de la fumée, était vraiment utile. Et les pirates? C'était ce que la mer avait fait de mieux. Sinon, il n'y aurait eu que les poissons. Sur l'eau désormais ne restait que les besogneux, ceux qui naviguaient pour des sous. De l'argent! Les pirates, eux, pirataient pour le plaisir, sinon ils se seraient tous arrêtés après leur meilleur coup. Mais tous repartaient, jusqu'au bout. Louis ne connaissait que Mahmoud comme pirate sédentaire. Et Mahmoud avait été pirate par erreur.

Bien entendu, Petit-Jean n'avait jamais vu de pirate. Combien de fois était-il resté dans son lit, les yeux grands ouverts, rêvant d'aventures et croyant entendre au loin sur la mer le fracas de quelques sabres. Mais le seul bruit, c'était Louis et N'a-qu'une-Dent s'exerçant à ferrailer dans la vieille salle des gardes à la lueur de chandelles.

— Qu'est-ce qu'on mange? demanda N'a-qu'une-Dent.

Mahmoud cuisinait tous les jours un bout de mouton, des pommes de terre ou des châtaignes, le tout assaisonné de piments qu'il faisait pousser derrière le château. Petit-Jean ne se souvenait pas d'avoir mangé autre chose que ce brouet et le pain de Louis. Que N'a-qu'une-Dent persiste à poser une question

si inutile était un mystère. Mahmoud, lui, ne mangeait jamais sa cuisine. Sans doute savait-il qu'il était mauvais cuisinier. Il se faisait tous les matins une sorte de décoction noirâtre et sucrée qu'il buvait lentement. Puis il gobait un œuf frais. Louis aurait dû rouspéter en voyant le sucre qui filait dans la tasse du vieux, se disait N'a-qu'une Dent, parce qu'à Pianiccia c'était une denrée coûteuse. Mais Louis s'en moquait. Il ne comptait pas ses sous.

C'est vrai que le sucre et la cloche étaient tout ce qui restait d'important dans la vie de Mahmoud. La seule réflexion que faisait Louis, c'était de dire que les merdes de Mahmoud étaient sucrées. Il avait remarqué que le cochon avait l'habitude de le suivre chaque fois que Mahmoud allait se soulager. Louis était un grand observateur. Il associait ainsi les choses les plus bizarres entre elles. Petit-Jean, lui, faisait tout ce qu'il pouvait pour se cacher du cochon et il chait plus sûrement des pommes de terre.

— Tu sais que j'ai servi un amiral, dit Louis à Petit-Jean en lui servant sa ration de brouet. J'étais haut comme toi.

N'a-qu'une-Dent fut, une seconde, intéressé par la conversation. Le brouet aux pommes de terre l'avait momentanément éveillé.

— C'était où?

— Sur la *Belle Ophélie*. Et le cuisinier avait un tablier blanc.

— Pourquoi faire? demanda N'a-qu'une-Dent qui n'avait jamais vu Mahmoud avec un tablier bien qu'il soit cuisinier.

— Parce que ça fait propre.

Mahmoud n'écoutait pas la conversation. Deux fois l'an, il changeait de gandoura et c'était bien. Il continua à siroter sa décoction, assis dans un coin de la cuisine. Ils pouvaient tous parler, il continuerait à porter sa gandoura, il continuerait à sonner la cloche, il continuerait à se faire sa décoction et à la sucrer. Il était content d'être cuisinier. C'était moins dangereux que d'être pirate. Mais ce n'était pas parce qu'il n'était plus pirate qu'on allait lui dire comment vivre.

Louis aimait parler. N'a-qu'une-Dent se souvenait que, dans la mêlée, sabrant à droite et à gauche, Louis continuait à

pérorer. Quand tout le monde crevait de trouille au point que personne n'arrivait plus à pisser, Louis plaisantait. N'a-qu'une-Dent n'avait jamais connu personne d'autre comme ça. À table, c'était pareil. Louis parlait et les autres mangeaient. Petit-Jean ne perdait jamais une miette de la conversation. Louis était sa seule école. Comme il n'avait connu que le château et Pianiccia, un rien le faisait rêver.

Après le dîner, Louis, le cochon et les autres avaient l'habitude d'aller dans la cour. Régulièrement, Mahmoud sortait une pierre de sa poche et commençait à aiguiser son coutelas. C'était un coutelas qui avait eu son compte de gorges. De temps en temps, il crachait sur la pierre et Petit-Jean voyait la lame scintiller sous la lune. Bien que Petit-Jean ait toujours connu Mahmoud, le fait que celui-ci éprouve le besoin d'affûter soigneusement son coutelas le rendait un peu nerveux. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Mahmoud faisait cela puisqu'il ne s'en servait jamais. Quand il avait posé la question à Louis, celui-ci lui avait répondu en souriant :

— C'est comme une femme, il faut l'astiquer tous les soirs.

Ça n'avait guère plus avancé Petit-Jean qui ne voyait pas de quoi voulait parler Louis. Et puis, il n'avait jamais vu de femme au château.

Certains soirs, on entendait le son d'une guitare venant de chez Mario. C'était Tino. Non seulement il jouait de la guitare, mais on disait qu'il fallait aller jusqu'à Bonifacio pour trouver quelqu'un qui jouait de l'orgue aussi bien que lui. Certes, c'était difficile d'en juger, l'orgue n'avait pas été accordé depuis un siècle, mais à Pianiccia, on savait que Tino était un organiste talentueux. De toute façon, ça n'avait plus importance. Depuis qu'il était en froid avec le père Caglioni, qui avait remplacé le père Tavailloni, celui qui avait pris un coup de pétoire sans raison, Tino n'allait plus jouer à l'église.

Le père Tavailloni avait toujours laissé Tino apporter une petite bouteille pour se soutenir durant la grand-messe. Tino travaillait aussi dur que celui qui était derrière l'autel et le perchoir où était l'orgue était un four. Bon, parfois les gammes dérapaient, mais ce n'en était que plus beau. Mais le père

Cagliioni était un puriste de la nouvelle école. Le ratafia avait été excommunié.

— Pas de ratafia, pas d'orgue, avait déclaré Tino.

Depuis, chacun campait sur ses positions.

Margot venait d'arriver quand l'affaire s'était produite. Petit-Jean était amoureux de Margot bien qu'il n'ait encore jamais eu l'occasion de lui parler. Il était d'ailleurs douloureusement conscient que, si cette opportunité se présentait, il ne saurait pas quoi lui dire. Ainsi les livres ne mentaient pas. Louis avait appris à lire à Petit-Jean. Ç'avait été une dure affaire. Petit-Jean ne voyait pas pourquoi il devait lire, alors que N'a-qu'une-Dent, le deuxième héros de son panthéon après Louis, ne savait pas. Mahmoud non plus, mais lui c'était obligé. Il était seulement cuisinier et musulman. C'était connu que les musulmans ne savaient pas lire.

Louis lui avait donné des livres, enfin deux ou trois, dont un très compliqué d'un dénommé Rousseau. Il n'avait pas compris grand-chose à ce dernier. C'était le problème avec Louis. Il faisait parfois faire des choses qui n'avaient aucun sens. Quand Petit-Jean lui disait quelque chose comme cela, Louis se contentait de lui dire :

— Plus tard, tu verras. Tout a un sens.

Mais, comme Louis n'était jamais simple, il avait vite ajouté :

— Méfie-toi, les livres, c'est le ratafia de l'âme.

Ça, au moins, c'était plus clair. Maintenant il comprenait ce que Louis voulait dire.

Margot occupait pas mal des pensées de Petit-Jean. Elle lui brouillait l'humeur. Il lui arrivait ce qui arrivait dans les livres. Il avait lu des histoires là-dessus. L'idée d'être comme quelqu'un dans un livre ne lui plaisait guère. N'a-qu'une-Dent avait raison de ne pas lire. C'était sans doute pour cela que Margot ne semblait pas l'embrouiller.

Les rares fois où Petit-Jean s'aventurait près de l'auberge de Mario, il était rempli d'appréhension à l'idée qu'il allait peut-être LA croiser et qu'il faudrait lui parler. Même si c'était le seul but qu'il avait en ce moment dans l'existence, il ne voulait pas le faire avant d'avoir clairement défini ce qu'il voulait lui dire. En

moyenne, il pensait à Margot du matin au soir. Il n'en parlait pas, bien sûr. Ses sentiments étaient trop sérieux pour être livrés aux autres.

Petit-Jean savait, comme tout le monde, que Margot était une fille de joie. Ça ne diminuait en rien ses sentiments envers elle. De toute façon, il ne savait pas exactement ce qu'elle faisait. Il était sûr qu'elle était chez Mario comme lui était au château. Un accident. Il ne savait pas comment il était arrivé chez Louis. Il avait longtemps pensé que Louis était son père mais comme ce dernier ne se comportait jamais comme un père, par exemple, il ne lui décochait jamais une torgnole et il ne lui parlait jamais de sa mère comme de la dernière des dernières, bref, comme tout ce qui était monnaie courante chez les voisins n'arrivait jamais au château, il avait bien fallu conclure que ça ne devait pas être cela. Margot devait être dans le même cas que lui. Elle était là par hasard. Ça leur faisait quelque chose en commun.

Tomber amoureux de Margot n'avait pas été difficile. C'était la plus jolie fille qu'on ait vue. Là-dessus, tous les garçons du village étaient d'accord, même Louis. Ce qu'aimait avant tout Petit-Jean chez Margot, c'était son air. En tout cas, c'était quelque chose comme cela qu'il avait l'intention de lui dire un jour.

— N'a-qu'une-Dent, aux quartiers! lança Louis.

N'a-qu'une-Dent s'était assoupi. Dans sa torpeur éthylique, il rêvait de pirates. Pendant trente ans, il avait dormi d'une oreille, la main sur le coutelas, se demandant chaque soir si le lendemain il allait se recoucher. Mais il avait toujours dormi sans rêver. Maintenant, il rêvait souvent et cela ruinait son sommeil.

— Le cochon va bouffer ta ceinture si tu restes là, ajouta Louis.

N'a-qu'une-Dent se redressa sans ouvrir les yeux plus que nécessaire pour trouver la direction du château.

— Il aurait mangé sa ceinture? demanda Petit-Jean.

— Non, mais N'a-qu'une-Dent n'en sait rien.

Il regarda avec tendresse le garçon qu'il avait vu naître.

Mahmoud était allé pisser à dix pas. Très souvent, quand Mahmoud pissait, Louis sortait ostensiblement la montre qui lui venait de l'aïeul Pozzo. Surveillant de l'œil Mahmoud, il disait alors :

— Quand un vieux ne peut plus pisser, il ne lui reste plus longtemps. Autant qu'on le sache à l'avance pour creuser le trou.

Cette fois, en fait, seul le cochon s'intéressa à la chose.

— Belle nuit pour naviguer, dit Louis qui avait allumé sa pipe.

Petit-Jean ne dit rien. Il était partagé entre la crainte et l'envie. Il savait que Louis était un marin aussi célèbre que Balthazar, pourtant il ne l'avait jamais vu naviguer sur le *Liberté*. Comme un corsaire, ça ne reste pas une vie à terre, Louis allait repartir comme Balthazar. Petit-Jean vivait dans l'angoisse de ce jour, mais il n'osait en parler. De plus en plus, il rêvait que ça arrivait et qu'il partait aussi. Mais au réveil, il regardait ses bras qui étaient comme des allumettes. Il était trop freluquet pour embarquer. Et puis, sur un bateau, il ne saurait rien faire. Si Louis repartait un jour, il emmènerait des gens comme N'a-qu'une-Dent ou Mahmoud, mais que pourrait-il faire de lui ?

Pourtant, Petit-Jean s'inquiétait à tort. Louis s'était habitué. Il s'habitua à tout. En outre, Pianiccia était son terroir. Tout marins qu'ils étaient, les Pozzo tenaient à être enterrés chez eux et ils y avaient toujours réussi. Ce qui était un exploit. Louis était âgé. La Course avait été longue et il savait que la chance durait rarement une vie. Et puis, il y avait Petit-Jean, mais cela il n'en parlait à personne, pas même au garçon. Louis qui avait passé sa vie à flairer le danger n'avait désormais plus qu'à humer la brise et à prévoir le temps, ce qui, à Pianiccia, était assez simple. Les nuages étaient ici encore moins nombreux que les arbres.

— Allez, gamin, il se fait tard.

À regret, Petit-Jean rentra au château. Comme d'habitude, Louis allait mettre son chapeau et sortir de la propriété. Ce n'était pas un dormeur. Quelques heures de sommeil lui suffisaient. Il disait souvent :

— La vie est déjà assez courte comme ça.
Louis enjamba le cochon qui ronflait devant la porte et disparut bientôt dans l'obscurité.

